

## Subjectivité et possessions chez Raymond Ruyer.

« *La conscience, c'est précisément le fait qu'à un moment il faut s'arrêter* »

« Le 'psychologique' et le 'vital' »

« *La métaphore de la possession est instructive* »

Néo-finalisme

Soit la surface d'une table d'échecs marquetée de damiers : elle est définissable *partes extra partes*, chacun des damiers y occupant une portion d'espace de laquelle sont exclus tous les autres. La perception de l'ensemble des damiers et de chacun distinctement est soumise à deux conditions physiques corrélatives. La première, c'est qu'ait lieu une interaction énergétique entre les deux corps matériels que sont d'une part la table, qui est composée d'atomes émettant des ondes lumineuses, plus précisément de millions de photons qui impactent successivement, sous la vitesse limite de la lumière, la surface de ma rétine ; et d'autre part mon corps, qui dépense de l'énergie pour réceptionner ces photons puis transporter dans mon nerf optique des molécules jusqu'à l'aire visuelle de mon cortex occipital. La deuxième condition, c'est que je sois à une

certaine distance de la surface de la table. A distance tout d'abord, car je ne peux en effet pas voir l'échiquier si j'ai les yeux collés sur la table. A une certaine distance ensuite, car pour percevoir à la fois l'ensemble des damiers et chacun de ceux-ci distinctement, mon œil doit être correctement situé le long d'une « dimension perpendiculaire »<sup>1</sup>. C'est d'ailleurs une « loi géométrique » qu'« il faut toujours un observateur situé dans la n+1ème dimension pour voir à la fois tous les points constituant d'un être à n dimensions »<sup>2</sup> : un être bi-dimensionnel ne verrait à ma place qu'une simple ligne, et un être situé dans un hyper-espace à quatre dimensions pourrait bien percevoir tous les points constituant de mon propre organisme, même s'il n'est pas facile d'imaginer ce que serait son « point de vue ». Que mes yeux s'éloignent ou se rapprochent, je ne distingue plus chacun des damiers clairement, ou je discerne seulement certains d'entre eux mais pas leur ensemble. Dans cette physique de la vision, « je » ne suis donc qu'un corps matériel du même genre que la table perçue, et « je » suis parfaitement substituable à un appareil photographique ; plus précisément, comme le dit la théorie de la relativité, « je » suis un « système observateur », qu'un autre observateur pourrait bien voir comme une partie d'espace géométrique.

Soit maintenant le champ de conscience, la subjectivité, le champ visuel, considéré non pas selon les conditions physiques de son obtention, mais *en lui-même*, une fois obtenu. Apparaissent en son sein diverses formes : l'image de l'échiquier avec tous ses damiers bien distincts, mais aussi les images de mon partenaire de jeu, celle du sol, des pièces du jeu, et de mes propres mains. L'essentiel pour Ruyer, c'est de remarquer qu'alors que si je – mon œil - peux bouger autour de la table, modifiant ainsi la vision, je ne peux absolument pas

---

<sup>1</sup> *Néo-finalisme*, PUF, 1952, p. 96 (abrégé NF). Sur l'analyse du champ visuel voir également « Sur une illusion dans les théories philosophiques de l'étendue », *Revue de métaphysique et de morale*, 1932, n°4, pp. 521-527 ; *La conscience et le corps*, PUF, 1937 (abrégé CC) et *Paradoxes de la conscience et limites de l'automatisme*, Albin Michel, 1966 (abrégé PCLA).

<sup>2</sup> *NF*, 96.

tourner autour de mon champ visuel, je ne peux pas l'observer. Il m'est en quelque sorte impossible d'en sortir. C'est que cette forme, cette étendue sensible n'a pas besoin de moi pour être, nous dit Ruyer. Elle existe immédiatement avec tous ses détails, avec toutes les formes qui se distinguent en elle, sans que pour autant la considération de l'ensemble de celles-ci ait pour condition ni que je sois à distance de la sensation, ni que je dépense de l'énergie. L'étendue sensible n'a pas besoin, pour être telle qu'elle est, d'un point de vue, d'un centre de convergence, d'un « sujet » en ce sens tout physique, qui la percevrait de l'extérieur et qui l'empêcherait de se réduire en un point<sup>3</sup>.

Que la sensation ne soit pas à distance ne veut bien sûr pas dire que le « je » soit « au contact » de la sensation, que mes yeux touchent les choses, mais bien que le « je » n'existe pas : il ne s'agit pas d'une « distance 0 », mais bien d'un « néant de distance »<sup>4</sup>. La sensation visuelle en elle-même n'est donc pas du tout comme un corps matériel, comme une petite photographie déposée dans ma boîte crânienne et regardée à distance par un troisième œil, comme semblait le présupposer la question naïve de certains physiologistes du XVII<sup>e</sup> siècle qui demandaient comment on peut voir les objets droits alors que les images sont renversées sur la rétine. Parler d'un sujet, d'un « je » au sens d'un observateur survolant à distance la sensation et qui la constituerait n'est qu'une « métaphore grossière » par laquelle nous mettons, « dans la manière d'être de la sensation, la mécanique de la perception »<sup>5</sup>. C'est d'ailleurs fort heureux qu'il en soit ainsi note Ruyer, car si la sensation était une photo vue par un troisième œil, il faudrait dans ce cas un quatrième œil pour voir le champ visuel du troisième, et ainsi de suite, à l'infini : où s'arrêterait-on ? La conscience, chez Ruyer, c'est précisément ce qui permet de s'arrêter, d'éviter la « régression à l'infini » d'un « univers sériel »<sup>6</sup>.

---

<sup>3</sup> *CC*, 54.

<sup>4</sup> *CC*, 59.

<sup>5</sup> *CC*, 53.

<sup>6</sup> *NF*, 96.

Pourtant, « nous avons l'impression violente, criante, que nous sommes devant notre champ sensoriel, que l'étendue sensible est comme un tableau devant nous et que nous le survolons »<sup>7</sup>, un peu comme une abeille survole le champ sur lequel elle peut se poser. Et lorsque je me rapproche de la surface de la table pour mieux distinguer les damiers lorsque je commence une partie, j'ai bien l'impression de « mettre au point sur eux » avant d'y disposer les pions. Mais puisque l'étendue sensible, dans son être propre, n'est pas « à distance », cette impression de survol depuis un point de vue extérieur ne peut être qu'une illusion. D'où vient donc celle-ci ? Selon Ruyer, elle est enracinée dans le fait que l'ensemble du champ visuel comprend *toujours* parmi ses détails des images de certaines parties de mon corps à distance des images d'autres corps matériels, par exemple celle de mes mains, celle de la mèche de mes cheveux, ou celle du cercle de mes lunettes, distinctes de l'image de la table d'échecs. Du fait que l'étendue sensible représente notre corps à distance des corps que nous voyons, c'est-à-dire au fond qu'elle symbolise l'une des conditions physiques de la perception, nous sommes tentés de déduire que nous sommes placés devant l'étendue sensible. Mais que le corps du sujet percevant à qui l'œil appartient soit en effet toujours représenté d'une manière ou d'une autre dans l'image totale ne change pourtant strictement rien au fait que le champ visuel *en lui-même* ne soit pas observé à son tour. Son mode d'être le plus primaire est bien d'exister avec tous ses détails immédiatement, la représentation des corps matériels, percevant et perçus, à distance les uns des autres, n'étant qu'un contenu particulier, important mais malgré tout secondaire, qui nous entraîne à confondre perception et sensation.

Les philosophes idéalistes objecteraient volontiers à Ruyer que si la sensation n'est certes pas à distance d'un sujet considéré comme un système observateur, ou d'un « point de vue » de l'espace géométrique, l'étendue sensible n'en est pas moins constituée par un sujet métaphysique, qui seul peut unifier activement les formes qui vivent dans la sensation et leur conférer une signification, au-delà de la perception mécanique et de ses lois physiques qui ne

---

<sup>7</sup> CC, 52.

donnent lieu qu'à une étendue dispersive, pulvérulente et dépourvue de sens – car en effet, je ne vois pas des millions de photons mais bien une table d'échecs qui a un sens et dont la figure est soulignée dans mon champ visuel quand je m'apprête à jouer. La meilleure preuve de l'existence du sujet spirituel à distance et constitutif de l'étendue, n'est-ce pas que je peux inspecter mon champ visuel avant de me rendre chez l'ophtalmologiste, ou bien focaliser toute mon attention sur tel ou tel détail de ma sensation plutôt qu'un autre ? Pour Ruyer, le problème du sens des formes qui vivent dans l'étendue sensible est fondamental, mais la réponse apportée par l'idéalisme, celle d'un sujet métaphysique attentif et réflexif, vecteur de sens et d'unité de l'espace, en propose une solution catastrophique. Il n'y a pas cependant à s'engager dans une interminable discussion théorique pour en évacuer l'hypothèse : il suffit pour cela de constater que les sensations visuelles obtenues suite aux dits efforts d'attention ou d'inspection ne sont pas plus « à distance » d'un quelconque sujet que n'importe quelle autre sensation, et que donc ceux-ci ne changent *strictement rien* à la manière d'être fondamentale de la subjectivité consciente. Que je regarde une horloge pour connaître l'heure ou pour tester ma myopie, je ne suis pas plus « à distance » de mon champ visuel dans un cas que dans l'autre. Au fond, l'hypothèse idéaliste n'est rien d'autre qu'une « sublimation », substituant l'esprit « à l'image de notre corps, qui en reste pourtant le noyau de condensation méconnu »<sup>8</sup> : elle commet, malgré toutes les subtilités dont elle se pare, la même confusion que celle des physiologistes naïfs qu'elle se plaît pourtant à dénoncer, victime de la même illusion.

La sensation n'est donc pas donnée, elle n'est relative ni à un point de vue de l'espace géométrique, à un système observateur physique, ni à un sujet métaphysique et spirituel. Elle n'a donc besoin, en aucun sens, d'être perçue pour être, contrairement à ce qu'avance la célèbre formule de Berkeley. La conscience « est, vue »<sup>9</sup>, immédiatement, dans un « néant de distance », elle n'est donnée à rien ni à personne. Elle existe en elle-même et c'est tout : c'est un être *en soi*.

---

<sup>8</sup> CC, 53.

<sup>9</sup> *L'embryogenèse du monde et le Dieu silencieux*, 1983, inédit.

Elle ne voit rien, car elle n'a pas d'yeux pour voir, elle est vision. Si ce champ visuel, c'est bien une subjectivité, alors il faut dire que c'est une *subjectivité sans sujet*, non moins qu'une *auto-subjectivité, un self-enjoyment* (« auto-jouissance ») comme le dit Whitehead à propos de son « entité actuelle ». Être étendu et avoir une sensation extensive, c'est donc la même chose, contrairement à ce qu'avance la thèse idéaliste. Et Ruyer va multiplier cette utilisation simultanée des métaphores et des paradoxes. Ainsi la sensation visuelle « se voit elle-même », elle est « auto-vision », sans avoir pourtant d'yeux pour se voir à distance. Elle est « auto-survol », mais sans se survoler à la manière dont l'abeille survole le champ de fleurs. Et c'est ici la première manière dont résonne la question de la « possession » chez Ruyer, lorsqu'il écrit que la sensation visuelle est une *auto-possession*, qu'elle *se possède elle-même*, mais qu'elle est une *possession sans possesseur* : « La conscience n'implique pas du tout une appartenance à X. La distinction que tout le monde avoue indéfinissable entre un état de conscience 'sans propriétaire' ou 'avec propriétaire' est en effet inexistante »<sup>10</sup>.

En avançant que le champ de conscience est une subjectivité sans sujet, Ruyer rejoint la tradition empiriste et sa conception de l'expérience immédiate. Mais pour lui, une telle description du champ visuel appelle également un renouvellement de notre conception de l'espace. Car la conscience, la subjectivité, est justement une étendue, un espace, une surface en l'occurrence : ce n'est pas un point. Puisque cette surface n'est pas relative, qu'elle existe immédiatement avec les détails variés qui la peuplent, Ruyer l'appelle *surface absolue*. Quelles sont ses caractéristiques et en quoi diffère-t-elle donc d'une surface physique comme la table d'échecs, définissable *partes extra partes* par un observateur extérieur ?

L'important est d'abord de bien remarquer que le champ visuel est toujours constitué d'une multiplicité de détails, de formes sensibles. Multiplicité indéfinie bien sûr, mais multiplicité toujours : même dans le cas rarissime et simplifié où je regarde tête renversée un ciel bleu, la forme de la nappe colorée occupe presque tout le champ visuel, mais apparaît également dans le champ visuel l'image du cercle de mes lunettes et celle de l'ombre de mes sourcils. Le point capital est ensuite que le champ visuel est toujours une surface immédiatement *unitaire*. Dans le cas de la sensation où apparaît la forme de la

---

<sup>10</sup> CC, 63.

table d'échecs avec tous ses damiers bien distincts, c'est immédiatement que ceux-ci existent ensemble : le champ visuel est donc un *espace réalisant immédiatement l'unité d'une multiplicité*. La sensation est « une, multiple », être-ensemble de la variété de formes qui sont en elle. C'est un espace que Ruyer appelle en ce sens « *unitas-multiplex* », pour marquer le contraste avec l'espace définissable « *partes extra partes* ». Cela signifie deux choses relativement au statut de l'*unité* dans la surface absolue. Premièrement, que la considération de l'ensemble des détails est *immanente*, qu'elle n'est pas relative à un point de vue extérieur, puisque la sensation n'est pas à distance. Autrement dit, c'est un espace qui est non seulement un *être* en soi, mais aussi un être, *par soi*. Deuxièmement, cela revient à dire que l'unité absolue en quoi elle consiste n'implique pas la sommation successive de chacun des détails d'abord considérés séparément, puisque ceux-ci sont *immédiatement ensemble*. Dans l'étendue sensible donc, « c'est une illusion de croire que chaque détail est en lui-même isolé de l'ensemble, comme un prisonnier dans une cellule, et que seul notre regard spirituel, qui se promène de détail en détail, à la manière d'un visiteur, peut les mettre en relation »<sup>11</sup>.

Pour symboliser cette unité absolue, Ruyer va jouer à nouveau la carte de la métaphore. Il va continuer à employer le mot « je », mais en le mettant systématiquement *entre guillemets*. Comment d'ailleurs faire autrement qu'utiliser cette notation symbolique, ces métaphores et ces paradoxes pour caractériser l'existence en soi et l'unité absolue par soi ? La philosophie, si elle entend parler d'autre chose que de l'espace géométrique, doit en effet y réussir à l'intérieur d'un matériau, le langage, dans lequel elle doit inventer et qui reste pourtant attaché à ce dernier, pour qui les noms symbolisent des parties séparées et l'unité une sommation de proche en proche<sup>12</sup>. Au delà de l'invention terminologique, il faut donc en quelque sorte tordre la structure et la syntaxe du langage usuel. « Je », qui n'a rien à voir avec un sujet, désigne donc d'abord l'unité absolue d'une multiplicité que réalise la forme en soi. « Je », sorte de « personnage conceptuel » pour le dire comme Deleuze et Guattari<sup>13</sup>, suis doué d'*ubiquité* puisque « je » suis en même temps à tous les endroits du champ visuel

---

<sup>11</sup> CC, 61.

<sup>12</sup> Cela vaut du moins si l'on considère que l'activité philosophique est inséparable de l'écriture et donc du langage. Voir A-N. Whitehead, *Modes de pensée*, Vrin, 2004.

<sup>13</sup> *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Minuit, 1990. L'univers de Ruyer est rempli de personnages inouïs. Par exemple NF, 82, 92 ; « Expériences mentales sur la mort et la vie », *Revue de métaphysique et de morale*, 1953, n°3, pp. 237-263 ; et bien sûr *La Gnose de Princeton*, Fayard, 1974.

dont « je » parcourt tous les détails sans aucune vitesse limite et sans dépenser d'énergie pour y propager de proche en proche un quelconque regard, « violant les lois de la relativité »<sup>14</sup>. Comme cette unité absolue est unité *d'une multiplicité*, Ruyer va surtout parler de *domaine* unitaire en survol absolu, dont « je » suis le maître, et relativement auquel « je » suis comme Dieu<sup>15</sup>.

Mais comment, justement, caractériser plus précisément la multiplicité dans un espace réalisant l'unité immédiate d'une multiplicité tel que le champ visuel ? Comment concevoir le mode d'existence de la multiplicité, c'est-à-dire des détails de la sensation, des différentes formes qui composent le champ visuel et qui sont en lui ? Et comment, d'autre part, envisager le type de rapport entre l'unité et la multiplicité dans ce domaine absolu ?

D'abord, puisqu'il y a unité absolue, les détails ne sont « pas vraiment *autres* les uns pour les autres, puisqu'ils font tous ensemble ma sensation qui est une »<sup>16</sup>. Il n'y a donc pas d'« ailleurs absolu » dans la surface absolue. Relativement au « je », les détails sont tous « là » en même temps. Ce qui implique que les formes qui sont dans la sensation ne sont pas du tout comme des parties strictement localisées dans des portions d'espace géométrique, d'abord distinctes puis réunies ensuite, mais appartiennent d'emblée au même espace indivisible dont l'unité n'est pas obtenue par totalisation. Par exemple, s'il y a deux triangles sur un écran et que l'on y fait apparaître des points, ceux-ci sont localisés ici ou là seulement « parce qu'ils font partie d'un ensemble *per se* »<sup>17</sup>. Autrement dit, la sensation n'est pas un espace géométrique, définissable *partes extra partes*, dans lequel s'applique le principe de « simple localisation » des parties<sup>18</sup>.

Le domaine unitaire n'écrase pourtant pas du tout les formes qu'il comprend : la sensation réalise dit Ruyer une sorte d'« intégration sans mélange »<sup>19</sup>. Car en effet, les détails de la sensation sont bien, au sein du champ visuel dans son ensemble, parfaitement *distincts* : l'image de la table d'échecs ne se confond pas avec celle de mon partenaire de jeu. Autrement dit le « je » n'empêche pas du tout qu'il y ait « extériorité et distinction réciproque de

---

<sup>14</sup> *NF*, 99.

<sup>15</sup> *NF*, ch. 20.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> *CC*, 62.

<sup>18</sup> A-N. Whitehead, *Science and the Modern World*, Cambridge University Press, 1926.

<sup>19</sup> *PCLA*.

parties » et ceci « malgré l'absence de tout centre de perspective »<sup>20</sup>. Sur la surface absolue, les multiples détails de la sensation visuelle sont donnés ensemble *comme distincts* de manière immédiate : « ordre et rapports multiples sont donnés immédiatement dans une unité absolue qui n'est cependant pas une fusion ou confusion »<sup>21</sup>. Les détails sont donc à la fois délocalisés, puisque le « je » est partout et que la sensation n'est pas considérée *partes extra partes*, et localisés relativement à l'unité absolue du champ visuel.

Soit à présent la seule image de la table d'échecs. N'est-ce pas aussi pour son compte une surface, une forme, une figure absolue, puisqu'elle existe immédiatement avec tous ses détails ? Pas plus que je ne peux tourner autour du champ visuel dans son ensemble, je ne peux tourner autour d'elle : elle n'est pas à distance d'un œil, et elle existe immédiatement avec tous ses détails sans qu'un point de vue extérieur à elle ne dépense de l'énergie pour agréger ceux-ci de proche en proche. En ce sens, c'est une forme ou une figure absolue, qui « ne se perd pas de vue »<sup>22</sup>. A-t-elle comme le champ visuel lui-même une unité absolue ? En un sens oui, pour les deux raisons précédentes, mais pas exactement non plus, puisqu'elle n'existe que dans la sensation d'ensemble et par l'unité du « je » à qui elle appartient de manière indivisible, qui la localise en son sein ici plutôt que là. Considérée en dehors de ce champ, c'est une abstraction, et d'ailleurs, la grande différence entre l'image de la table et le champ visuel dans son ensemble, c'est que celui-ci n'a pas de bords, qu'il n'est lui-même jamais comme une figure sur un fond, alors que l'image de la table se détache de l'image du sol ou de celle du mur - et c'est d'ailleurs bien ce qui fait qu'elle est distincte.

Comment rendre compte à la fois du fait que les détails de la sensation ne sont pas des parties d'espace géométrique tout en étant localisés en elle, et qu'en même temps ils partagent l'absoluité ontologique de celle-ci d'une manière seulement partielle ? Ruyer va inventer, aux alentours de 1940, une série de

---

<sup>20</sup> CC, 57.

<sup>21</sup> NF, p. 99.

<sup>22</sup> CC, 99.

concepts tout à fait extraordinaires pour répondre à ces problèmes<sup>23</sup>. Il va envisager que la conscience a un caractère *colonial*, que c'est une sorte d'empire, une hiérarchie d'autres formes absolues subordonnées. Elle n'est donc véritablement composée que d'autres formes elles-mêmes absolues, et pas de parties d'espace géométrique. Dans ce cadre, la subordination de certaines formes à l'unité de la conscience peut être conçue comme concomitante d'une *perte partielle d'individualité* des premières – et seulement partielle, sinon la fusion serait totale et ces formes ne seraient plus distinctes dans le champ visuel. La sensation dans son ensemble est donc pleine d'« étages divers »<sup>24</sup>, ce n'est pas du tout comme si l'on passait sans degrés des photons - que les instruments des physiciens n'ont d'ailleurs jamais permis d'observer un à un et qui ne sont des particules qu'à l'instant de leur impact sur la rétine -, à l'image totale bien nette. L'image de la table est plus individualisée dans le champ visuel lorsque sa figure y est soulignée et en occupe la plus grande partie tandis que je dispose les pièces de jeu sur l'échiquier, que lorsqu'elle apparaît comme un détail insignifiant lorsque je parle avec mon partenaire de jeu.

Tout ceci a pour conséquence d'amener Ruyer à penser *à la fois* que les formes sont absolues et que leur degré d'individualité est susceptible de varier. S'il avance qu'une telle conception revient à abandonner le caractère « monadique » de l'être, c'est en raison du fait que les monades de Leibniz, rappelons-le, sont unes et pas unes *plus ou moins*, mais aussi parce qu'elles sont « sans portes ni fenêtres ». Or pour Ruyer, l'individualité *plus ou moins* des formes absolues est aussi ce qui permet d'apporter une réponse au problème philosophique qui le hantait depuis les années 20, celui des liaisons. Dans sa thèse, il avait d'ailleurs déjà avancé l'idée que la forme, ou l'être, *est un ensemble de liaisons*<sup>25</sup>. Car en effet, puisque les détails du champ visuel sont immédiatement ensemble comme distincts, que l'unité n'est pas extérieure à la sensation, et que les détails de la sensation ne sont pas des parties d'espace géométrique, il faut bien que celle-ci ait en elle-même ses liaisons, et il n'est pas possible de concevoir que ces dernières soient « entre » les détails - ce qui d'ailleurs évite une nouvelle « régression à l'infini », car « entre » des parties d'espace géométrique il ne peut y avoir que d'autres parties, qui doivent donc être liées à nouveau... Il faut bien s'arrêter. La conception selon laquelle les formes absolues subordonnées ont cédé au domaine unitaire en survol absolu une part de leur individualité est pour Ruyer la seule façon de comprendre les liaisons comme des sortes de « superpositions » immédiates des détails du champ visuel.

---

<sup>23</sup> « L'individualité 1 et 2 », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 3 et 4, 1940, pp. 286-304 et 386-410. Voir aussi *NF*, ch. 10, et *Eléments de psycho-biologie*, PUF, 1946, ch. 4 (abrégé EPB).

<sup>24</sup> « L'individualité 2 », 396.

<sup>25</sup> *Esquisse d'une philosophie de la structure*, Alcan, 1930.

Mais il faut revenir au « je » : puisqu'il y a unité immédiate de l'ensemble des détails, il y a aussi unité immédiate des liaisons, et il n'y a donc évidemment pas plus de collection, de sommation de proche en proche de celles-ci qu'il n'y en a des formes subordonnées. Il ne s'agit donc pas (seulement) de jouer les relations internes contre les relations externes. Car en aucune manière l'unité ne saurait en effet résulter des liaisons primaires, ou désigner un quelconque effet « émergent » de leur réunion. Au contraire pour Ruyer, et pour le dire comme I. Stengers<sup>26</sup>, le « je » *requiert* la perte d'individualité des formes subordonnées dans des « liaisons primaires ». Les liaisons *ne sont donc pas les conditions* du « je », qui les constitue comme ses propres réquisits. Ruyer va dire pour cette raison que le « je » est ainsi un *mode de liaisons primaires*, un être-ensemble immédiat des détails du champ visuel. Comme le « je » n'occupe pas un point de l'espace géométrique, il faut concevoir que ce mode de liaisons *possède* à la fois chacun de ceux-ci en leur intérieur, et les possède tous ensemble immédiatement. Voilà pourquoi le terme de « superposition », pour caractériser les liaisons primaires, est bien sûr une nouvelle métaphore, puisque celles-ci sont localisées *et* délocalisées, tout comme les détails. Ce mode de liaisons qu'est la forme vraie en tant qu'être colonial réalisant immédiatement l'unité d'une multiplicité, Ruyer écrit encore que c'est l' « *aséité* » du domaine absolu<sup>27</sup>, sa « *consistance* »<sup>28</sup>, et qu'il est toujours *singulier*<sup>29</sup>.

A travers ces concepts de colonie, d'individualité à degré variable des formes, et de mode de liaisons primaires, la question de la « possession » résonne une seconde fois dans la philosophie de Ruyer. Ces concepts permettent en effet d'exprimer la multiplicité, la relation entre l'unité et la multiplicité, et d'enrichir la conception de l'unité dans la forme absolue, sur le registre de l'être et de l'avoir. « Je », unité absolue métaphorique de la sensation, maître du domaine, possède donc les détails, mais « je » suis « substantiellement indéfinissable ». « Je », n'étant pas à distance de la sensation, ne possède pas les détails par une relation externe ou transcendante, comme un sujet substantiel pour qui la possession ne changerait rien, et dont les propriétés seraient comme des prédicats inclus dans la notion : « Je participe » à, et « je » « suis modifié » par les

---

<sup>26</sup> *Penser avec Whitehead. Une libre et sauvage création de concepts*, Seuil, 2002.

<sup>27</sup> *EPB*, 17.

<sup>28</sup> *NF*, 111.

<sup>29</sup> *NF*, 115. Ruyer pense les liaisons primaires que sont la conscience grâce à une analogie avec les liaisons covalentes des atomes dans les molécules telles qu'elles sont envisagées par certains travaux de chimie quantique. Il s'agit bien d'une analogie et en aucune manière d'un retour au physicisme refondé par la mécanique quantique : le champ de conscience est à la fois *microscopique* en ce sens que ces liaisons sont analogues à celles des liaisons entre atomes au sein de la molécule, et *macroscopique* en ce sens que pour ce qui concerne la sensation, ces liaisons ne doivent rien aux atomes et aux molécules, pas plus qu'elles ne les concernent, en ce qu'elles existent à *la propre échelle* de la sensation, celle du « je » et des formes sensibles qui lui sont subordonnées.

détails<sup>30</sup>. Sinon, il n'y aurait pas *des* détails distincts dans le champ visuel : « Psychologiquement, le fait que la table, ou la machine, ou la maison, apparaît comme sensation familière dans la conscience, donne à la possession quelque chose d'absolu et d'immédiat, et, par suite, la possession modifie toujours le possesseur »<sup>31</sup>. Ici, c'est la structure prédicative du langage, qui prolonge la nomination symbolisant des parties d'espace géométrique pour faire des relations entre celles-ci de simples propriétés externes, qui est mise à mal par les métaphores de Ruyer. Mais pour autant, la métaphore n'est pas « purement verbale », elle n'est pas un jeu de langage mais le second trait d'un personnage conceptuel : « je » ne consiste en effet pas seulement dans ces détails, ou dans un effet émergent de leur somme, puisque « je » suis une véritable unité qui s'impose aux formes subordonnées, qui les requiert. Sinon, les détails ne seraient pas *mes* détails. Loin des deux extrêmes leibnizien et atomiste, « je » consiste en un mode singulier de liaisons primaires, par lesquels les détails, qui sont eux mêmes des formes absolues semi-aliénées et à l'individualité atténuée, sont possédés chacun de l'intérieur et tous ensemble immédiatement. Il faut donc en conclure qu'« avoir une sensation visuelle, c'est en même temps l'être », ou encore que la sensation « réalise la synthèse de l'être et de l'avoir »<sup>32</sup>, c'est-à-dire que « je » suis ce que l'on pourrait appeler un *mode de possession*.

Reste à comprendre en quoi le champ visuel est intégration non seulement sans mélange mais aussi signifiante, pourquoi il est telle colonie, tel ensemble de liaisons, avec en lui des formes plus ou moins individualisées comme ceci plutôt que comme cela. Pourquoi donc il est bien une subjectivité, au sens d'un être *pour soi* et dont la consistance est *sensée*. Reste bien sûr à comprendre corrélativement pourquoi, sous l'unité de la conscience, la colonie et ses liaisons ne cessent de se redistribuer. Afin d'apporter une réponse plus intéressante que celle de l'idéalisme à l'important problème que ce dernier envisage, Ruyer commence par considérer que la conscience n'est pas seulement l'étendue sensible avec ses liaisons, formée et actuelle, mais qu'elle a aussi à voir avec la *formation* des formes, avec l'établissement de nouvelles liaisons, bref qu'elle ne concerne pas le monde tout fait mais aussi le monde « en train de se faire ».

---

<sup>30</sup> *NF*, 116.

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> *Ibid.*

Soit un exemple très simplifié<sup>33</sup>. Imaginons par exemple un chat voyant un morceau de viande situé dans un pré voisin de celui où il se trouve lui-même, séparé de ce dernier par une petite clôture de barbelés. Et considérons la trajectoire du chat qui réussit à manger la viande après avoir sauté les barbelés, apparaissant *in fine* comme le trajet le plus économique. Ce que Ruyer appelle le *domaine unitaire d'action* est constitué des formes du milieu extérieur, correspondant aux figures absolues de la sensation, sur lesquelles « je » peux agir et que « je » domine donc en ce qu'elles existent toutes immédiatement ensemble dans ce domaine : les barbelés, la viande, les étendues intermédiaires. Ce domaine d'action est donc une colonie, un espace *unitas-multiplex*, comme la sensation visuelle. L'action, c'est « l'acte dans son accomplissement réalisé dans le domaine unitaire »<sup>34</sup>, observable à distance comme mouvement accompli par le chat considéré comme un corps matériel, qui passe entre les barbelés ou les saute, et mange le morceau de viande. La physique classique définit cette action comme une énergie multipliée par un temps. Une fois l'acte accompli, le domaine s'est différencié, formé, augmenté de la trajectoire du chat. Or dit Ruyer, ce trajet accompli, *considéré en lui-même*, et non selon les conditions physiques de l'exécution du mouvement et des flux d'énergie, ne peut pas être compris comme un enchaînement de causes mécaniques *a tergo*, réductible à des poussées de proche en proche ou à des chocs, ainsi que le conçoit le behaviorisme. L'animal « marche plutôt en éclaireur », et si on l'empêche matériellement d'accomplir son trajet, il n'en avait pas moins *déjà* résolu le problème. L'acte est donc un « effort *le long* du temps »<sup>35</sup> : il y a avant comme après l'acte existence-ensemble de diverses trajectoires possibles, remplissant les « blancs » dont l'espace qu'est le domaine d'action est comme gonflé. Ces

---

<sup>33</sup> EPB, ch. 9 ; Voir aussi « Le 'psychologique' et le 'vital' », *Bulletin de la société française de philosophie*, 1938, pp. 159-193 (abrégé PV) ; « Métaphysique du travail 1 et 2 », *Revue de métaphysique et de morale*, 1948, n°1 et 2, pp. 26-54 et 190-215 (abrégé MT) ; NF, ch. 1, 2, 11.

<sup>34</sup> EPB, 233.

<sup>35</sup> EPB, 226.

trajectoires possibles ne sont donc pas exclusives les unes des autres et ne sont localisées que relativement à l'unité du domaine d'action. Celles qui ne sont finalement pas accomplies existent avant l'acte en tant que possibles et subsistent virtuellement après l'acte, jouant le rôle du fond derrière une figure<sup>36</sup>. Celle qui est accomplie est localisée dans le domaine parce qu'elle résulte d'un *choix*, et non de simples poussées mécaniques. Plus encore, l'animal est bien sûr capable de créer des moyens, de faire des détours, de passer entre les barbelés ou de sauter la clôture, alors qu'une balle lancée contre un mur rebondit sur celui-ci, elle n'invente aucun moyen pour passer par dessus et continuer son trajet de l'autre côté.

Mais qui donc « travaille » ? Qui choisit parmi les possibles, invente et agit ? Le corps de l'animal, à distance de l'action ? Un petit animal travailleur tapi dans l'ombre du premier ? Une deuxième paire de jambes cachée quelque part dans la première ? Pas plus qu'il n'y a de troisième œil à distance du champ visuel, il n'y a aucun sujet à distance de l'acte, qu'il soit organique ou spirituel - puisque les deux sujets peuvent être évacués l'un comme l'autre exactement pour la même raison, le second n'étant qu'une sublimation du premier. L'illusion de l'acteur censé être l'auteur de l'action a d'ailleurs le même motif que celle du troisième œil à distance du champ visuel : parce que notre sensation visuelle, dont les figures correspondent aux formes composant le domaine unitaire d'action, représente notre corps à distance des autres corps du milieu extérieur, c'est-à-dire qu'elle symbolise certaines conditions du mouvement physique, nous en déduisons que l'action en elle-même doit être « à distance » et qu'elle est mouvement physique en son être. Mais là aussi, c'est une confusion. L'action consciente et subjective est auto-activité, activité sans acteur, sans bras ni jambes, auto-possession et domaine absolu de survol. Elle n'a pas besoin d'un sujet pour exister *en soi* comme différenciation et formation, comme choix parmi un ensemble de possibles coexistants. C'est la forme, l'être, la conscience, la

---

<sup>36</sup> *PV*, 167.

subjectivité, le « je » qui se forme et se différencie tout seul, tel un clavier qui jouerait sans pianiste. Et le « je » désigne ici également, comme pour la sensation, les liaisons qui s'improvisent sur un mode dont il exprime l'unité et en quoi consiste l'acte comme redistribution coloniale, sans pour autant réduire ce dernier à n'être qu'un prédicat du « je » : les actes sont bien *des* actes, qui ne fusionnent pas complètement avec le « je », mais ils sont bien en même temps *ses* actes. Le « je » *se* fait en faisant<sup>37</sup>.

Comparée à celle de l'étendue sensible formée et actuelle, la considération du domaine unitaire d'action permet surtout, et c'est le point capital, d'envisager que le survol de la forme consciente par elle-même est aussi bien *temporel* que *spatial* : puisque le « je » anticipe, puisque l'acte en lui-même ne se déroule pas selon une causalité physique, mécanique ou dynamique, ne voyant pas plus loin que le bout de son nez, Ruyer estime que le « je » n'est plus seulement doué d'ubiquité mais aussi d'une sorte d'*éternité* relativement au domaine absolu. Le morceau de viande, comme les barbelés, parce que ce sont des formes existant dans le domaine d'action avant l'acte, comptent avant d'être présents<sup>38</sup>, avant que d'être rencontrés physiquement par le chat considéré comme un corps matériel. Est-ce à dire que le morceau de viande dans la conscience est la cause et le sens de l'acte ? Ce ne sera définitivement plus la réponse de Ruyer après son livre de 1937. C'est bien pour lui *le souvenir ou l'idée de se nourrir*, la tâche ou l'« œuvre à faire », pour le dire comme Souriau, qui doit être considérée comme agissante, comme la véritable cause de l'acte. C'est cette idée qui confère au domaine son sens, actualisé dans l'unité du survol absolu et dans le mode de liaisons primaires en quoi il consiste. Le morceau de viande, qui apparaît dans le champ visuel du chat avant l'action, n'a pour seul rôle que d'appeler, d'évoquer

---

<sup>37</sup> Ce qui n'est pas sans constituer un paradoxe philosophiquement très important, n'ayant rien à voir avec le pseudo-paradoxe justifiant le recours au sujet. Ce sera pour Ruyer le point de départ d'une théologie n'aboutissant pas du tout à un Dieu Créateur supprimant la liberté des êtres. Voir *NF*, ch. 20 ; *MT* 2, 208-214 ; *Dieu des religions, Dieu de la science*, Flammarion, 1970.

<sup>38</sup> *PV*, 160.

l'idée ou le souvenir de manger : il déclenche, mais il ne cause pas la trajectoire du chat. Que le but à atteindre soit actualisé dès le départ de l'action dans une forme spatio-temporelle est de toute façon bien loin d'être systématique : l'artisan qui a marqueté la table d'échecs n'avait pas devant ses yeux une première table qu'il s'agissait de reproduire, et l'artiste devant son tas de glaise visualise encore moins la future statue : c'est l'idée ou le souvenir d'une table d'échecs, c'est l'idée du tableau à faire qui guide l'action, l'autodifférenciation du champ de conscience qui se prolonge lui-même dans la formation de la table ou de la sculpture, puis ensuite dans la table et la sculpture matérielles qu'un observateur peut percevoir à distance, qui ont un sens parce qu'elles actualisent ces souvenirs ou ces idées. On peut maintenant comprendre que ce sont ces idées et ces souvenirs qui donnent à la conscience du chat avant l'action sa consistance, qui expliquent les variations figure/fond au sein du champ visuel de l'animal qui aperçoit la viande, et qui confèrent à l'unité du champ visuel sa signification.

Pour faire une place dans sa philosophie au souvenir de manger, à l'idée de la table d'échecs ou à la valeur de beauté impliquée dans l'idée d'une sculpture « à faire », Ruyer va concevoir une « transversale métaphysique », ce qu'il appelle aussi un *potentiel*, lui permettant de penser les idées, les souvenirs et les valeurs comme des « êtres » logés dans ce qu'il appelle la « région du trans-spatial »<sup>39</sup>. Ce potentiel n'a rien de matériel ou d'une matière en puissance : il est constitué d'êtres trans-spatiaux qui s'emparent, qui *prennent possession* de la forme actuelle spatio-temporelle, véritables causes de ses différenciations, et seuls à même de conférer un sens et une véritable *nature* à la subjectivité. Lorsque les damiers apparaissent bien distincts dans le champ visuel du joueur, c'est que s'empare du « je » l'idée, le souvenir d'une partie d'échecs. Lorsque le sculpteur commence à faire sa statue, c'est la valeur du beau qui prend

---

<sup>39</sup> « Le domaine naturel du trans-spatial », *Bulletin de la société française de philosophie*, 1948, pp. 133-165 ; *Le monde des valeurs*, Aubier, 1948 ; *NF*, ch. 12.

possession de « lui ». Ce n'est donc pas seulement le clavier qui est sans pianiste, c'est la mélodie qui se joue elle-même. Par ailleurs, le plan spatio-temporel n'est selon Ruyer qu'une « mince couche » actualisant les idées et les mémoires individuelles, et au-delà les essences et les valeurs, mais n'épuisant jamais celles-ci : la valeur du beau est toujours plus que les actions de sculpter actuelles et les œuvres d'art dans lesquelles ces subjectivités se prolongent elles-mêmes, et le souvenir de manger, comme les essences qu'il implique, ne se réduisent pas à la multitude existante des trajectoires que tous les animaux ont effectuées pour se nourrir. Considérés en eux-mêmes, les êtres du trans-spatial peuvent être conçus selon le principe d'identité numérique des semblables, ce qui leur confère un degré d'éternité et d'ubiquité plus fort que les formes absolues actuelles, toujours numériquement distinctes : ainsi le même souvenir de manger peut s'actualiser dans une infinité de trajectoires accomplies par l'animal, et la même valeur du beau dans une liste infinie d'œuvres d'art. Ces êtres peuvent également, pour ceux qui sont en tout cas les plus éloignés du plan de l'espace-temps, tels que les essences et les valeurs, subsister dans la région trans-spatiale sans être pour autant actualisés dans des formes spatio-temporelles, à la façon dont l'essence de la beauté, comme une couleur, peut être « mise en réserve » sans qu'aucune sculpture ne l'actualise, alors que les mémoires et les idées individuelles, qui sont autant d'« autres-je », disparaissent pour toujours en même temps que l'individualité qui les porte.

Cette sorte de néo-platonisme de Ruyer se veut pourtant moins « mythique » que l'original. Quel que soit en effet leur degré de proximité d'avec la forme subjective spatio-temporalisée – la valeur de beauté est plus « lointaine » de la sculpture que le souvenir de manger ne l'est de la trajectoire du chat -, les êtres du trans-spatial ne ressemblent en effet *jamais* aux formes actualisées qui n'en sont donc aucunement des copies, et il ne faut pas penser leur mode d'être propre comme identique à celui de la conscience spatio-temporalisée qu'est le champ visuel ou le domaine unitaire d'action. C'est

pourquoi si le potentiel est « plus riche » que l'actuel, non seulement ce n'est pas la même monnaie qui a cours dans la région du trans-spatial et dans le monde des formes spatio-temporalisées, mais le point d'arrivée de l' « activité finaliste » n'est jamais donné d'avance. Le « néo-finalisme » de Ruyer ne rejoue pas les anciennes « causes finales », et n'est pas un préformationnisme : l'actualisation est toujours un véritable enrichissement. Le souvenir de manger n'indique pas sous la forme de quelle trajectoire le domaine d'action qu'est le chat va se différencier, ni la manière dont l'animal sautera les barbelés, pas plus que l'essence du beau ne décide d'avance comment le sculpteur sculpte, ni de la forme finale de l'oeuvre. Se souvenir, actualiser une idée, se conformer à une essence, à une valeur ou à une norme, contempler même, c'est donc bien toujours *se différencier*. S'il faut bien *penser* les êtres trans-spatiaux comme proprement distincts des formes actuelles, au-delà du plan de l'espace-temps, et si la métaphore « régionale » n'est ainsi pas seulement verbale, ces êtres ne peuvent pourtant exister *actuellement*, empiriquement, que dans l' « ici-maintenant-je » de la subjectivité actuelle. La réciprocité est telle que les êtres trans-spatiaux les plus proches du plan de l'espace-temps peuvent d'ailleurs être modifiés en participant à ce dernier, et même en sortir, lorsque par exemple un souvenir d'échiquier émerge de la toute première réalisation d'un jeune artisan. La troisième résonance de la question de la possession dans la métaphysique de Ruyer, selon laquelle le potentiel s'empare de l'actuel, s'accompagne ainsi d'un troisième trait du personnage conceptuel : le « je » est la *visée subjective autant que l'effort d'actualisation*, situé en deçà du plan de l'espace-temps, effectuant une véritable « succion » du domaine naturel du trans-spatial afin de s'y « aboucher », conférant ainsi une signification à l'auto-possession et au mode de possession qu'ils sera et est déjà, causant ainsi *lui-même* sa propre différenciation. La subjectivité n'est pas une substance, c'est une activité. « Je » ne suis *libre* et créateur, ne me possède moi-même et ne suis ce que « je » possède, que parce que « je » suis l'effort de me laisser posséder par ce qui n'est pas « moi », et qui fait de « moi » un être valable et sensé.

Olivier THIERY<sup>4041</sup>

---

<sup>40</sup> Merci à D. Debaise et à L. Scubla.

<sup>41</sup> Chercheur au Groupe d'Etudes Constructivistes (ULB-Cepil), Ater à l'Université Paris-VII (UFR Sciences du vivant, Département histoire et philosophie des sciences).